2me Année — No 1

Janvier 1899

LE PETIT FAUBOURIEN

BULLETIN DES PATRONAGES

ET ŒUVRES OUVRIÈRES
DE SAINT-JOSEPH DE LA MAISON-BLANCHE
ET DE LA SAINTE-FAMILLE DES MALMAISONS

PARAISSANT... PRESQUE TOUS LES MOIS

LA MIE DE PAIN

Comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro, notre réfectoire de la Mie de Pain s'est ouvert le jour de Noël, et reçoit, chaque jour, de 700 à 900 pauvres. Apprentis et étudiants rivalisent de zèle pour assurer le service parfois assez laborieux, les uns coupant le pain, les autres le mettant dans les gamelles, d'autres trempant, d'autres servant, d'autres essuyant les tables au fur et à mesure que la salle se vide et se remplit, d'autres enfin lavant la vaisselle quand tout est fini. Cette dernière corvée n'est pas la moins dure, c'est celle qui réclame le plus modeste dévouement, et, tout aussi bien que les autres, elle n'en a jamais manqué jusqu'à présent.

Le secrétariat, ouvert le mercredi et le jeudi pendant la soupe, a déjà procuré de nombreux papiers à nos pauvres pensionnaires et expédié, chaque soir, de nombreuses lettres pour eux.

Outre les bons de couchage distribués chaque soir, nous avons pu loger une famille de sept personnes qui, depuis huit jours, n'avait pas couché, non seulement dans un lit, mais encore dans un abri; le père et la mère, portant sur leur dos leurs plus petits enfants, erraient dans les rues, sous la neige, toujours courant, sans oser s'arrêter de crainte de mourir de froid. Aussi, c'est épuisés de fatigue, faisant pitié à voir, que nous les avons recueillis, un soir, à peine vêtus même. Nous les avons pendant plusieurs nuits logés au Patronage, aucun propriétaire ne consentant à nous louer une chambre pour eux, tant était grand leur dénûment. Enfin, ayant pu leur trouver une chambre modeste, archimodeste,

nous y avons mis la literie indispensable, et les y avons abrités en attendant que le père trouve du travail, et si, comme nous espérons, nous parvenons à placer deux ou trois des plus jeunes enfants, la misère sera moins grande et les pauvres gens parviendront en tout cas plus facilement à la vaincre.

Notre œuvre de la Mie de Pain est divisée en deux sections : la principale, section B, qui a charge de la soupe et des principaux secours, est administrée par le Conseil du Patronage, présidé par M. A. Nolleval; la section A a pour administrateurs les enfants mêmes, et les jeunes gens du Patronage, ceux qui font partie des Conférences de Saint Vincent de Paul. Leur mission consiste à réunir entre eux, au moyen de quêtes et de souscriptions, les ressources nécessaires pour le paiement de la pension des six orphelins qu'ils ont adoptés. Hélas! leur pauvre petite caissette est bien légère, car le compte de janvier, arrêté au 31 décembre, accusait un encaisse de 118 francs pour payer une dépense de 1280 francs. Si le bon Dieu ne s'en mêle pas, personne ne peut prévoir comment on continuera à entretenir les six orphelins.

P. E.

AUX MALMAISONS

Très gentille fête le 15 janvier, aux Malmaisons, où l'on tirait, grâce aux dames du *Joyeux Noël*, un arbre de Noël superbe, aux branches duquel pendaient, fruits nouveaux, abondants et savoureux de la charité, de nombreux jouets, bonbons, vêtements que sont venues distribuer elles-mêmes les dames de l'Œuvre, ayant à leur tête Mlle de Guntz et Mlle Grilleau. Quelle joie et quelle reconnaissance pétillent dans les yeux des enfants du Patronage, des petits surtout, quand M. Raoul de Guntz leur annonce que tout ce qu'ils voient est pour eux.

Avec quel amour un tout petit baise un pantin, aubaine inespérée que le sort lui attribue. Combien cet autre se trouve beau et cossu, dans ce petit paletot qu'on dirait fait pour lui et dont il avait si grand besoin. Aussi, Mesdames, elle ne sera pas vaine la prière que feront tout à l'heure les 400 enfants entassés autour de vous. Le divin Pauvre de Bethléem les entendra et vous rendra en grâces abondantes, pour vous et ceux qui vous sont chers, le bonheur que vous avez mis au cœur des pauvres petits.

P. E.

LE NOUVEL AN

Sainte-Anne de la Maison-Blanche est une paroisse où l'on aime beaucoup le bon Dieu, et où on l'aime tous les jours un peu plus. M. le curé avait invité ses paroissiens à se grouper autour de lui, au pied du Saint Sacrement, pendant la nuit du 31 décembre dernier.

Il avait touché, comme il sait si bien le faire, le cœur des jeunes gens du Patronage Saint-Joseph : « Ses chers enfants », comme il dit.

Ce soir-là, le dernier de l'année 1898, à 8 heures et demie, on servait la soupe; à 10 heures, on terminait la conférence et une trentaine de jeunes gens allaient se prosterner devant Dieu.

Comme on priait bien là! Ce fut d'abord des regrets ; qui de nous n'avait pas offensé Dieu pendant l'année qui allait expirer. *Parce Domine, Parce populo, miserere mei Deus*. Pardon, Seigneur, ayez pitié. Et ces accents partaient du cœur, tous priaient et chantaient.

Une allocution de M. le curé, courte, touchante et pénétrante, fit entrer dans nos cœurs une douleur amère d'avoir offensé un Dieu si bon, si aimable, si digne d'être aimé. « Oh! qu'on aime peu le bon Seigneur Jésus, répétait-il, oh! qu'on l'aime peu. » Et chacun disait en son cœur : Oui, je l'ai peu aimé jusqu'ici; mais, désormais, à lui tout mon cœur, à lui tout mon amour!

Puis le pasteur nous excita à la reconnaissance et le *Te Deum* suivit, majestueux.

Minuit sonna alors.

Chacun fit sa prière en silence. On pria pour l'Église, pour la France. Chers bienfaiteurs et chers parents vous n'avez pas été oubliés, et tous nous avons demandé à Dieu la réalisation de vos vœux pendant l'année qui venait de s'ouvrir.

Par le *Veni Creator*, qui termina la cérémonie, nous demandions à l'Esprit-Saint ses faveurs.

Donnez votre sagesse
Ce goût de la vérité,
Cette charité qui me presse
Sans forcer la volonté;
Cette grâce si féconde,
Cet attrait si ravissant,
Cette paix sainte et profonde,
Votre secours tout-puissant.

(Bienheureux Grignon de Montfort.)

l'Abbé J. Charry,
Aumônier.

UNE HISTOIRE DE LA « MIE DE PAIN »

Un fonctionnaire de l'Administration, M. D..., avait entendu parler de la Mie de Pain. Sérieusement ému par tout ce qui lui était revenu aux oreilles, curieux de se rendre compte par lui-même du dévouement de nos enfants et de nos confrères, il était rentré chez lui à la hâte, avait fait servir son dîner un peu plus tôt que d'habitude et était arrivé de bonne heure au Châtelet pour prendre le tramway de la place d'Italie. Comme la voiture passait place du Parvis, l'attention de notre voyageur fut attirée sur un jeune garçon qu'il voyait, les coudes serrés au corps, courir autour de la voiture et la suivre à la course. Au premier moment, M. D... pensa qu'il y avait là un jeu d'enfant qui s'amusait sans doute à faire assaut de vitesse et de résistance avec le tramway ou qui courait autour de lui pour s'amuser. Mais le manège durait toujours. Le

tramway continuait son chemin et le jeune garçon ne cessait pas de courir. C'était étrange! Enfin, arrivé avenue des Gobelins, un moment distrait, comme on était au coin de la rue de Gentilly, M. D... jeta un rapide coup d'œil pour retrouver le petit coureur qui avait fini par l'intéresser vivement. Il n'était plus là, il venait de disparaître. M. D... chercha de nouveau s'il ne le découvrait pas. Décidement il était parti.

On arrive place d'Italie, M. D... descend, se fait indiquer le chemin, prend la rue Bobillot et arrive au patronage. Il entre, le concierge lui montre le bâtiment de la Mie de Pain. Il ouvre la porte, et stupéfaction, la première figure qu'il aperçoit, c'est celle de Maurice (c'est le nom que nous avons choisi), un des bons enfants du Patronage, encore tout essoufflé de sa course, mais déjà occupé à couper le pain et à préparer la soupe. M. D... l'appelle: « C'est toi que je voyais tout à l'heure courir autour du tramway. Qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce que tu fais là? — Vous le voyez, Monsieur, je venais ici. Je reste à mon atelier très tard. Quand j'en sors, je devrais prendre le tramway pour être à temps à la Mie de Pain, mais ça coûterait trop cher, alors je cours à côté de lui. En voyant ici la joie de ces malheureux, ça me fait oublier que moi-même aussi j'ai faim, car je n'ai pas eu le temps de dîner, je mange seulement en rentrant chez nous ».

Ainsi, voilà de quoi était capable le zèle d'un enfant. Oubliant ses propres besoins, après avoir travaillé tout le jour, fournissant à la course une traite aussi longue, Maurice arrivait à la Mie de Pain, donnait la soupe aux pauvres, et lui-même ne mangeait qu'à la fin de la soirée, au moment de se coucher. Cette histoire est bien simple. Nous avons voulu la raconter en taisant seulement le nom de notre héros. Ample, sans doute, sera la récompense du petit Maurice, s'il persévère dans sa charité, quand il comparaîtra au jugement suprême devant Celui qui a promis de ne pas oublier un simple verre d'eau donné en son nom.

A. N.

LE LOUIS D'OR

(*Suite.*)

D'un geste machinal, Lucien porta la main à son gousset; mais il se souvint qu'un instant auparavant, il n'y avait pas trouvé une pièce de vingt sous oubliée, et qu'il n'avait pas pu donner de pourboire au garçon du cercle. Cependant, poussé par un instinctif sentiment de pitié, il s'approcha de la petite fille, et il allait peut-être l'emporter dans ses bras et lui donner asile pour la nuit, lorsque, dans la savate tombée sur la neige, il vit quelque chose de brillant.

Il se pencha. C'était un louis d'or.

Une personne charitable, une femme sans doute, avait passé par là, avait vu, dans cette nuit de Noël, cette chaussure devant cette enfant endormie, et, se rappelant la touchante légende, elle avait mis là, d'une main discrète, une magnifique aumône, pour que la petite abandonnée crût encore aux cadeaux faits par l'Enfant Jésus, et conservât, malgré son malheur, quelque confiance et quelque espoir dans la bonté de la Providence.

Un louis! c'étaient plusieurs jours de repos et de richesse pour la mendiante, et Lucien était sur le point de l'éveiller pour lui dire cela, quand il entendit, près de son oreille, comme dans une hallucination, une voix, la voix du Polonais, avec son accent traînant et gras, — qui murmurait tout bas ces mots :

« Voilà deux jours que je n'ai pas bougé du cercle, et le dix-sept n'est pas sorti... Je donnerais mon poing à couper que tout à l'heure, au coup de minuit, le numéro sortira. »

Alors ce jeune homme de vingt-trois ans, qui descendait d'une race d'honnêtes gens, qui portait un superbe nom militaire et qui n'avait jamais failli à l'honneur, conçut une épouvantable pensée; il fut pris d'un désir fou, hystérique, monstrueux. D'un regard, il s'assura qu'il était bien seul dans la rue déserte, et, pliant le genou, avançant avec précaution sa main frémissante, il vola le louis d'or dans la savate tombée! Puis, courant de toutes ses forces, il revint à la maison de jeu, grimpa l'escalier en quelques enjambées, poussa d'un coup de poing la porte rembourrée de la salle maudite, y pénétra au moment précis où la pendule sonnait le premier coup de minuit, posa la pièce d'or sur le tapis vert et cria :

« En plein sur le dix-sept! »

Le « dix-sept » gagna.

D'un revers de main, Lucien poussa les trente-six louis sur la rouge.

La rouge gagna.

Il laissa les soixante-douze louis sur la même couleur. Le rouge sortit de nouveau.

Il fit encore le paroli deux fois, trois fois, toujours avec le même bonheur. Il avait maintenant devant lui un tas d'or et de billets, et il se mit à poudrer le tapis frénétiquement. Toutes les combinaisons lui réussissaient. C'était une chance inouïe, surnaturelle. On eût dit que la petite bille d'ivoire, sautillant dans les cases de la roulette, était magnétisée, fascinée par le regard de ce joueur et lui obéissait. Il avait rattrapé, en une dizaine de coups, les quelques misérables billets de mille francs, sa dernière ressource, qu'il avait perdus au commencement de la soirée. A présent, pointant les deux ou trois cents louis à la fois, et servi par sa veine fantastique, il allait bientôt regagner, et au delà, le capital héréditaire qu'il avait gaspillé en si peu d'années, reconstituer sa fortune. Dans son empressement à se mettre au jeu, il n'avait pas quitté sa lourde pelisse; déjà il en avait gonflé les grandes poches de liasses de banknotes et de rouleaux de pièces d'or; et, ne sachant plus où entasser son gain, il bourrait maintenant de papier les poches intérieures et extérieures de sa redingote, les goussets de son gilet et de son pantalon, son porte-cigares, son mouchoir, tout ce qui pouvait servir de récipient. Et il jouait toujours, comme un furieux, comme un homme ivre! et il jetait ses poignées de louis sur le tableau, au hasard, avec un geste de certitude et de dédain.

Seulement, il avait comme un fer rouge dans le cœur, et il ne pensait qu'à la petite mendiante endormie dans la neige, à l'enfant qu'il avait volée.

Elle est encore à la même place! Certainement elle doit y être encore!... Tout à l'heure... oui, quand une heure sonnera... je me le jure!... je sortirai d'ici... j'irai la prendre, toute endormie, dans mes bras, je l'emporterai chez moi, je la coucherai sur mon lit... Et je l'élèverai, je la doterai, je l'aimerai comme ma fille, et j'aurai soin d'elle toujours, toujours!

Mais la pendule sonna une heure, et le quart, et la demie, et les trois quarts... et Lucien était toujours assis à la table infernale.

Enfin, une minute avant deux heures, le chef de partie se leva brusquement et dit à voix haute :

— La banque a sauté, Messieurs, assez pour aujourd'hui.

D'un bond, Lucien fut debout. Écartant avec brutalité les joueurs qui l'entouraient et le regardaient avec une envieuse admiration, il partit vivement, dégringola les étages, et courut jusqu'au banc de pierre. De loin, à la lueur d'un bec de gaz, il aperçut la petite fille.

— Dieu soit loué, s'écria-t-il. Elle est encore là.

Il s'approcha d'elle, lui saisit la main :

— Oh! qu'elle a froid! Pauvre petite!

Il la prit sous les bras, la souleva pour l'emporter. La tête de l'enfant retomba en arrière sans qu'elle s'éveillât :

— Comme on dort à cet âge-là.

Il la serra contre sa poitrine pour la réchauffer, et, pris d'un vague inquiétude, il voulut enfin la tirer de ce lourd sommeil.

Mais alors il s'aperçut avec terreur que les paupières de l'enfant étaient entr'ouvertes et laissaient voir à demi des prunelles vitreuses, éteintes, immobiles. Le cerveau traversé d'un horrible soupçon, Lucien mit sa bouche tout près de la bouche de la petite fille; aucun souffle n'en sortit.

Pendant qu'avec le louis d'or qu'il avait volé, Lucien gagnait au jeu une fortune, l'enfant était morte, morte de froid!

Étreint à la gorge par la plus effroyable des angoisses, Lucien voulut pousser un cri... et dans l'effort qu'il fit, il se réveilla de son cauchemar sur la banquette du cercle, où il s'était endormi un peu avant minuit et où le garçon du tripot, s'en allant le dernier, l'avait laissé par bonté d'âme.

Une brumeuse aurore de décembre faisait pâlir les vitres des croisées. Lucien sortit, mit sa montre en gage, prit un bain, déjeuna et alla au bureau de recrutement signer un engagement volontaire au 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

Aujourd'hui Lucien est lieutenant; il n'a que sa solde pour vivre, mais il s'en tire, étant un officier très rangé, et ne touchant jamais une carte. Il paraît même qu'il trouve encore moyen de faire des économies; car l'autre jour, à Alger, un de ses camarades, qui le suivait à quelques pas de distance dans une rue montueuse de la Kasba, le vit faire l'aumône à une petite Espagnole endormie sous une porte, et eut l'indiscrétion de regarder ce que Lucien avait donné à la pauvresse. Le curieux fut très surpris de la générosité du pauvre lieutenant.

Lucien avait mis un louis d'or dans la main de la petite fille.

François Coppée.

NOS SOLDATS

Lauzel, qui le croirait, Lauzel le plus vaillant pointeur des troupes du Val-de-Grâce, Lauzel que nous nous attendions à voir arborer l'épinglette de tireur de première classe, l'exercice de la cible étant, assure-t-on, en grand honneur dans... l'artillerie de notre vieil hôpital militaire, Lauzel est sur les rangs pour passer prévôt d'armes. La pointe du fleuret lui a plu davantage que le pointage de... l'autre instrument.

Ulrich vient de prendre part pour la première fois à la revue du général de division, au défilé, à la présentation du drapeau.

Très émotionnante, l'allocution du colonel faisant l'historique du régiment et des glorieuses campagnes inscrites aux quatre coins du drapeau. « Comme leurs anciens, les soldats du 66e se feraient tuer pour défendre, s'il le fallait, la patrie dont il est l'emblème et pour justifier sa devise : *Honneur et Patrie!* »

Le bonjour à tous : Aumônier, confrères, directeur, camarades. 66e de ligne, 9e compagnie, Tours.

M. Paul Roëckel se préoccupe de ses enfants du catéchisme et des vieillards qu'il visitait, il envoie l'expression de ses affectueux sentiments à tout le Patronage, fréquente le Cercle militaire de Brest, — a été bien accueilli à la chambrée. — Vient de faire sa première sortie en tenue, saluant dans les rues officiers, sergents, caporaux, facteurs, sergents de ville, garçons de banque, tout ce qui porte un uniforme enfin, pour ne pas oublier un ayant droit, et aussi pour apprendre à saluer avec chic. 2e régiment d'infanterie de marine, 13e compagnie, Brest.

Léger a... égaré sa plume!!!

Berg s'en est fait une toute de bonhomie pour nous écrire.

« Vous devez trouver drôle que je vous est pas écris de puis que je suis venu en permission. Ses que savas faire 2 revue que lon vas avoir depui que nous somme rentré et revue en grand tenu de campagne en en grand tenue de sortie.

« Je profite dun momen de tranquillité pour vous donnez de mes nouvelle il sont pas nombreuse les nouvelles car Verdun est bien monotonne si ses que la 3 batterie d'artillerie à pied par pourbonne Algerye. Je ne vois plus rien a vous dire pour le moment si ses que je meporte bien et que je désire que vous soyez touse de même.

« Je termine en vous serrant la main a touse de tout mon cœur votre ami pour la vie Berg 94e de ligne 16e Cie Verdun. »

Pitou.

PENSÉES

La susceptibilité est l'amour-propre des sots.

Judex.

***

A qui ne sait pardonner, il est défendu d'espérer.

Toutes les communications concernant le *Petit Faubourien* doivent être adressées à **M. ENFERT**, 54, rue Bobillot.

Cours professionnel d'imprimerie du Patronage Saint-Joseph, 54, rue Bobillot. *Le Gérant* : P. Enfert.